Document generated on 07/17/2025 11:24 p.m.

Relations

La banalisation d'un attentat

Marc Chabot

Number 764, April–May 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68923ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chabot, M. (2013). La banalisation d'un attentat. *Relations*, (764), 33–35.

Tous droits réservés © Relations, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La banalisation d'un attentat

La couverture médiatique de l'attentat du 4 septembre dernier, au Métropolis, met en évidence un fait inquiétant : la propension à ne pas penser.

MARC CHABOT

« C'est un crime de rendre les hommes tristes. »
SIMONE WEIL

L'un des grands étonnements de l'humanité fut le procès d'Adolf Eichmann, tenu à Jérusalem en 1961. On attendait à la barre un fou ou un monstre : l'homme avait organisé *la solution finale*. Tout aurait été tellement simple si on avait pu avoir devant nous un individu qui détestait l'humanité et particulièrement le peuple juif. Tout aurait été dans l'ordre des choses. Mais, constatait la philosophe Hannah Arendt, ce n'était pas le cas. Eichmann était un homme bien ordinaire. Il ne contestait même pas les accusations qu'on avait préparées contre lui. La philosophe finit par écrire, dans son célèbre essai *Eichmann à Jérusalem* (Gallimard, 1966), qu'elle avait devant elle un homme qui portait en lui toute « la banalité du mal ».

Ce que nous considérons maintenant comme une avancée dans la compréhension du nazisme ou du totalitarisme ne doit pas être oublié. Il est évident qu'il est beaucoup plus simple, même pour un système judiciaire, de condamner un monstre ou un fou. Les pouvoirs aiment bien que les peuples ne se mettent pas à philosopher. Ils fomentent même souvent, pour se légitimer, la montée de la violence. Aussi, force est d'admettre que le concept de « banalité du mal » est encore méconnu de la plupart d'entre nous.

Renvoyer à la maison tout individu qui refuse la simple hypothèse de la folie, défendre la dictature des images, c'est nous empêcher de vivre dans notre histoire.

Mais si Eichmann n'est ni un monstre ni un fou, qui est-il? Comment peut-il commettre l'horreur s'il est un être humain? Pourquoi a-t-il accepté (comme bien d'autres d'ailleurs) de servir un régime aussi barbare? Hannah Arendt est revenue sur la question de la banalité du mal dans un texte moins connu. Elle y soulève une hypothèse qui n'a pas encore été assez approfondie et qu'on pourrait résumer ainsi : il y a des humains qui ne pensent pas et cela les dispose à commettre le mal.

> « C'est cette totale absence de pensée [chez Eichmann] qui a attiré mon intérêt. […] La question qui s'est imposée d'elle-même était : l'activité de penser en tant que telle, l'habitude d'examiner et de réfléchir à tout ce qui arrive, quel que soit le contenu spécifique et indépendamment des résultats qui s'ensuivent, cette activité peut-elle être de nature à "conditionner" les hommes à ne pas commettre le mal? » Hannah Arendt, « Pensée et considérations morales » dans *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot, 2005, p. 186-187.

Que signifie ne pas penser? Peut-on se contenter d'exister? Se contenter d'affirmer « la loi c'est la loi »? Ne faut-il pas, pour penser, accepter de prendre du recul, d'arrêter quelques instants la vie, de s'éloigner du réel, de se donner un espace de liberté pour être soi?

Hannah Arendt, dans le même texte, revient aussi sur cette question.

> « Les clichés, les expressions toutes faites, l'adhésion à des codes d'expression et de conduite conventionnels et standardisés possèdent la fonction socialement reconnue de nous protéger contre la réalité, c'est-à-dire contre l'exigence de notre attention pensante que tous les événements et les faits éveillent en vertu de leur existence » (*Ibid.*, p. 186).

L'auteur est philosophe et parolier

LA PARESSE DE PENSER

Le 4 septembre 2012, le Québec porte au pouvoir le Parti québécois et, pour la première fois de son histoire, une femme est élue première ministre. Notre joie et nos festivités auront été de bien courte durée. Pauline Marois n'aura même pas le temps de terminer son discours qu'elle deviendra la cible d'un tireur. Attentat politique raté, mais qui fera quand même un mort et un blessé. Traumatisme collectif. L'ensemble des journalistes de tous les réseaux s'empressent alors de commenter les événements quitte à dire n'importe quoi.

Voilà un tireur fou. Voilà un malade. Voilà un dérangé. Il faut absolument calmer la donne. Il faut absolument tout expliquer immédiatement. Il faut que la personne qui vient de commettre l'attentat ne nous ressemble pas.

La paresse de la pensée consiste à tout expliquer même quand on n'a pas encore les moyens de le faire. Le problème vient du fait que nos analyses, nos interprétations se font à toute vitesse tout de suite après que l'événement tragique s'est produit. Ce qui aurait dû être l'occasion d'une vraie réflexion a été évacué par l'importance du direct. Dix, vingt, cent fois on nous montrera les mêmes images de l'arrestation de l'individu. On peut entendre le tueur crier : « Les Anglais se réveillent, les Anglais se réveillent », comme s'il avait voulu nous dire, avant de monter dans la voiture de police : « Je ne suis pas seul, je suis venu défendre ma communauté linguistique. »

Des images, beaucoup d'images. Tout pour les yeux, rien pour le sens, rien pour l'intelligence. Il aurait fallu garder silence et ruminer l'événement. ▶

Lino. *Innocence*, 2001, acrylique et collage

Inconsciemment, les médias nous invitaient à ne pas penser. Tout cela étant désormais remis entre les mains de la justice et des spécialistes en psychiatrie. Même quand c'est notre histoire qui devient folle, elle ne nous appartient pas; tout se passe comme s'il fallait se taire, laisser à d'autres le soin de penser toute la réalité. «L'exigence de notre attention pensante», comme l'écrit Arendt, n'est jamais au rendez-vous.

Je peux très bien comprendre la communauté anglophone de s'empresser de se dissocier de l'attentat commis par Richard Henry Bain. Mais est-ce que cela suffit? Il me semble qu'il y a des exigences pour penser le réel. Chaque communauté a le devoir de penser son histoire, d'interpréter les faits, de semer de l'intelligence au lieu de crier au racisme chaque fois que le Parti québécois prend le pouvoir. Quand on lit dans le *Calgary Herald* (6 septembre 2012) que le gouvernement du Québec est mené par «le parti le plus raciste de l'histoire canadienne», on peut sérieusement se demander à qui servent de telles affirmations. Peut-on, avec autant de légèreté, fabriquer de la haine, découdre les consciences? Puis s'en laver les mains quand les événements s'emballent?

Ne pas penser, c'est se contenter des clichés, se contenter de la superficialité des choses, refuser de vivre dans l'histoire et surtout refuser de la lire autrement. Il y a des paniques communautaires qui sont orchestrées par les médias.

Aussi, les francophones doivent être en mesure de dire la peur de l'assimilation et de la disparition de leur communauté. Les chiffres et les faits parlent à ce sujet. Il y a partout, en ce Québec, un mal d'être qui doit se dire. La démocratie n'est pas une vaine chose, c'est la violence qui est une vaine chose. La suprématie des images sur la pensée n'aide en rien nos capacités d'analyse.

Ces images, encore et toujours ces images. Mille fois les avions qui s'écrasent sur le World Trade Center, mille fois les gardes du corps de la première ministre qui l'emmènent dans les coulisses, mille fois la Polytechnique, mille fois Denis Lortie assis sur le siège du président de l'Assemblée nationale. Tout ce spectacle n'a rien à voir avec la réflexion. Une image ne vaut pas mille mots. Une image est une image. J'ai besoin du sens, de la réflexion, de l'interprétation, des analyses, de la pensée, de la critique, de la vie de l'esprit. Nous avons besoin de notre réflexion pour sortir de la banalité de ces malheurs.

C'est la pensée de chacun qu'on assassine chaque fois que, le plus rapidement possible, on empêche tout le monde de réfléchir. Mais ce faisant, c'est aussi la possibilité de mettre ensemble nos raisons de vivre que l'on empêche.

Penser, c'est s'arrêter. Penser, c'est faire silence. C'est apprendre à lire le monde au lieu de le voir défiler sous nos yeux. C'est affronter le vrai monstre en nous qui nous pousse vers l'insignifiance, l'indifférence, le préjugé, l'habitude, le raccourci, l'invective, le préjugé, le non-dit, la censure et, toujours, l'aliénation de soi.

> «Une société n'est pas un amas de groupes, ni un torrent d'individus, mais le théâtre où se joue, tragique et comique, la raison de vivre.
>
> La raison de vivre nous vient du langage. Une maxime des juristes dit ceci : "On lie les bœufs par les cornes et les hommes par les paroles".» Pierre Legendre, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Mille et une nuits, 1996, p. 17.

On ne peut pas se contenter de fabriquer de la banalisation. Les faits doivent être pensés. La commission Charbonneau peut nous y aider. La banalité du mal éclate aux yeux de tous. La banalité de la corruption et de sa mise en système. À tel point qu'un témoin peut venir nous raconter avec le sourire aux lèvres que tout allait pour le mieux. C'est ainsi que va le monde. Il pouvait côtoyer un membre de la mafia mais il s'agissait d'un chic type, d'un homme respectueux, d'un bon père de famille, d'une belle

personnalité. Ce témoin n'arrive même plus à penser. La corruption est une chose banale. Elle est une chose normale. Elle est ce qui devait être.

PENSÉE ET CONSCIENCE COÏNCIDENT

Après l'attentat politique contre la première ministre, j'ai entendu le comédien Yves Desgagnés dire qu'il devrait peut-être y avoir une enquête indépendante sur la sécurité de nos élus. À peine quelques minutes après son intervention, un supposé débatteur télévisuel affirmait : « Si le comédien a fait dans sa culotte, qu'il rentre chez lui pour se changer. Va faire ton deuil à la maison et laisse la police effectuer son travail. »

Où, dans une telle remarque, reste-t-il de la place pour la réflexion? Comment continuer de penser? Comment travailler ensemble sur nos raisons de vivre? Penser, c'est d'abord et avant tout se doter d'une conscience. Débattre, c'est commencer par admettre que nos idées ne sont pas une mise en spectacle du n'importe quoi. Les petites exclusions préparent toujours les grandes.

Le hasard et l'héroïsme d'un individu ont fait que nous avons évité un carnage. Il serait grand temps de nous servir de l'occasion pour recommencer à penser.

Renvoyer à la maison tout individu qui refuse la simple hypothèse de la folie, défendre la dictature des images, c'est nous empêcher de vivre dans notre histoire. Il faudrait peut-être écrire : de nos histoires. C'est dans l'histoire que s'inscrivent les raisons de vivre des êtres humains.

Où est la folie dans cet événement? La folie, c'est de refuser de se mettre à penser. C'est de s'imaginer que tout est dit parce que les médias viennent d'en décider ainsi. La folie est dans le faire-semblant de l'explication, dans notre peur d'interroger le réel, dans notre contentement devant l'hypothèse de la folie individuelle. L'humain ne se fabrique jamais seul. Il vient au monde dans une histoire. Il serait bon de se le rappeler au lieu de mépriser cette histoire, ces histoires.

Sans même vouloir en saisir les dangers, on a trop dit aux communautés culturelles et anglophones du Québec que l'arrivée du Parti québécois provoquerait le chaos, le désordre, la violence. À force d'appeler le diable, il finit par venir. La violence est une fabrication des humains. Elle vient quand on refuse à la pensée d'exister, elle vient quand on choisit les pauvres raccourcis de la pensée binaire du type : « Je suis l'économie et l'emploi. Vous êtes la rue et l'intimidation. » Marteler de telles affirmations quotidiennement, c'est aliéner nos raisons de vivre.

Sans même vouloir en saisir les dangers, on a trop dit aux communautés culturelles et anglophones du Québec que l'arrivée du Parti québécois provoquerait le chaos, le désordre, la violence. À force d'appeler le diable, il finit par venir.

La violence n'est pas venue du côté d'où on l'attendait, mais elle est venue. Même les dérapages de la pensée ont des conséquences.

Pendant tout le printemps 2012, les députés libéraux faisaient la file devant les micros des médias pour dénoncer la violence des jeunes, pour dévaloriser notre jeunesse, pour en nier même l'existence. Maintenant, c'est le silence, maintenant c'est encore et toujours le refus de se mettre à penser. Une nouvelle forme de banalisation, une nouvelle forme d'abolition des raisons de vivre.

Je ne sais même pas si nous sommes prêts à penser autrement, à penser ailleurs, à sortir de cet enfermement dans la dualité. Je sais seulement qu'autour de moi, on commence à se dire qu'il est temps de réintégrer l'histoire au lieu d'en nier la valeur. ●

Des **programmes souples**
répondant à des besoins de formation diversifiés.
» Quatre *nouveaux programmes* de premier cycle en **théologie** et en **sciences des religions**.
» **ftsr.umontreal.ca**

Université de Montréal